

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - (1) 45 51 34 14



Rencontre avec un homme libre



Notre réunion interrégionale aura d'abord lieu à Brive autour d'un homme et de sa famille. L'homme c'est Edmond Michelet dont la vie généreuse et les écrits n'ont pas cessé d'apporter leur ardent témoignage. La famille c'est Marie Michelet (l'incomparable Mamé !) et leurs sept enfants, mais aussi d'autres parents, des amis proches de la tribu. La maison de Brive a accueilli, depuis que les Michelet sont venus y habiter, tous ceux qui se présentaient à la recherche d'un lieu fraternel d'échanges et de réflexion. En 1936, le *Cercle Daguet*, fondé par Edmond Michelet dans sa demeure familiale, traite « des dangers qui menacent notre civilisation devant la montée des totalitarismes ». Peu de temps après cette même demeure ouvrira généreusement ses portes à ceux qui fuient ces mêmes totalitarismes, à ceux qui les combattent, à tous les persécutés.

Il en sera ainsi jusqu'à l'arrestation de ce combattant pour la liberté. La Médaille des Justes parmi les nations qui a été attribuée récemment « pour avoir aidé à ses risques et périls des juifs pourchassés pendant l'occupation ». C'est toute la famille de Michelet qui a participé à cette aide !

Et c'est elle aussi qui diffuse le premier tract du 17 juin 1940 citant Péguy : *En temps de guerre, celui qui ne se rend pas est mon homme quel qu'il soit, d'où qu'il vienne et quelque soit son parti.*

Edmond et Marie Michelet écoutent avec une intense émotion l'appel du général de Gaulle. Très vite, ils tissent un réseau serré de résistants de la première heure : c'est le groupe *Liberté* qui diffuse *Témoignage chrétien* puis se rattache à *Combat*. En novembre 1941, Michelet devient dans ce mouvement le responsable de la « Région 5 » (Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Dordogne et Indre), avec sa couverture de représentant de commerce, et peut ainsi nourrir sa maisonnée et tous ceux qui y trouvent asile. « Mamé » m'a raconté qu'un jour où leur demeure était pleine et où elle n'avait plus la moindre provision, ni de quoi s'en procurer, son mari lui avait demandé d'héberger encore une famille. « Ma bonne amie », lui dit-il, « Dieu nous les envoie, Dieu y pourvoira ». De fait des denrées arrivèrent quelques heures après.

Cette maison si accueillante est devenue par la volonté de la famille Michelet *Centre National de la Résistance et de la Déportation*. Nous y trouverons en particulier des souvenirs évoquant les engagements de cet homme « libre » et des siens, oui « libre » même à Dachau, où souffle malgré tout dans la rue principale du camp le Vent de la Liberté.

C'est sans doute pourquoi Michelet a toujours été un rassembleur, aussi convaincu du droit à la liberté de chacun qu'au sien propre. Ses camarades le choisirent comme responsable des Français au camp de Dachau. Grâce à lui, à la libération, notre drapeau fut hissé à côté de ceux des « 4 Grands », le quatrième étant le chinois ! bien que, disait Michelet « on n'ait jamais vu le moindre Chinois à Dachau ».

Il ne rentre de déportation qu'en juin 1945, quand il ne reste plus de Français dans le camp et ne tardera pas à être nommé par le général de Gaulle « ministre des Armées » à côté de Charles Tillon, ministre de la Défense et membre du Parti communiste.

On connaît la suite : la vie publique de cet homme exemplaire. Mais je pense que pour le mieux connaître, il faut se rendre dans sa petite patrie corrèzienne. C'est là que reposent les restes de « Papa Mond » (comme on l'appelle encore là-bas), près de « Mamé » dans la chapelle de Marcillac, la chapelle de la Paix.

C'est là que se réunissent chaque année les « Compagnons de la fraternité Edmond Michelet » pour un colloque très ouvert aux jeunes. Les sujets ont été divers : celui de 1994 avait pour thème « L'Algérie en mal de son identité ». Le prochain (12 et 13 octobre) étudiera « La crise du dialogue politique et social ».



1945 : Le ministre et sa famille au ministère.

C'est là enfin, à Brive, que le *Centre d'études de la Résistance et de la Déportation* nous accueillera comme les quatre mille visiteurs de l'année passée parmi lesquels de nombreux étudiants et écoliers. Car l'exemple d'Edmond Michelet est encore source de lumière et de générosité. Dans la conclusion de *Rue de la Liberté* notre merveilleux ami affirmait « retirer de son aventure une leçon d'espérance en l'homme ». La « vie continue », écrivait-il, « et nous voudrions bien que la France aussi continue [...] C'est à sa survie que nous employons ce qui nous reste de force ».

Je suis sûre que notre rencontre nous donnera joie et courage à l'exemple d'Edmond Michelet.

Geneviève de Gaulle Anthonioz

4°P. 4616

Retour au Petit-Koenigsberg – juin 1995 « 50 ans après »

5 juin 1995. Je retrouvais le Petit-Koenigsberg. En 1971, lors d'un voyage en Pologne, nous avions essayé d'y retourner, mais le camp, terrain et bâtiments, était occupé par les Russes. C'était « zone interdite ». Nous n'avions pas pu en approcher.

Cette année, je venais en Pologne pour voir encore une fois ceux qui nous avaient accueillis, aidés, libérés, soignés et nous avaient donné tout ce qu'ils avaient, alors qu'eux-mêmes ne possédaient presque rien.

Maintenant il n'y avait plus de Russes à Koenigsberg. « J'irai aussi au Petit-Koenigsberg », je savais que ce ne serait pas facile pour moi de retourner là-bas.

Le 31 mai, j'arrivai à Wrzenia et je restai quelques jours chez Wanda Prymunsinska. Sa famille m'avait hébergée, choyée et habillée de pied en cap lors de notre court séjour dans cette ville, avant de partir pour la France le 11 juin 1945.

Wanda avait tout organisé. Elle me conduisit d'abord à Poznan. Nous y retrouvâmes Sœur Janina Wierchojska qui était venue de Chelmno pour me rencontrer. En 1945, Sœur Janina s'était présentée à nous disant avec un délicieux accent « Je suis sœur Vincentia ». Nous avions cru que c'était son nom, mais cela voulait dire « je suis une sœur de Saint-Vincent de Paul ». Nous avons continué à l'appeler Sœur Vincentia et je l'appelle encore ainsi. C'est elle et le docteur Milosewsky qui nous avaient accueillies à Wrangowietz (Wagrowiec maintenant). Il y avait près de trois semaines que nous avions été libérées par l'armée rouge (se reporter à l'article d'Hélène Maspéro « La libération de Koenigsberg-sur-Oder », *Voix et Visages* n° 196 juil.-oct. 1985). Nous n'avions réellement aucune idée de l'état dans lequel nous nous étions présentées à l'hôpital, accompagnées par France Pinhas. Peut-être Elisabeth Saint-Guily était-elle aussi là. Nous y avions été transportées, allongées sur une charrette, telle qu'on les trouve en Europe de l'Est. Le docteur et une jeune femme (la religieuse encore en civil) nous avaient trouvées, toutes les sept – les deux sœurs Lebaron, Liliane Lefèvre (Lowen-



À Poznan en 1995, en amitié indéfectible, sœur Vincentia et Wanda Prymunsinska.

stein), Juliette Dutilhier, Francine Gudefin, ma mère (Genenève Moet) et moi – alignées mais assises, attendant avec angoisse, de savoir si nous y serions admises.

Après un instant d'incrédulité, de stupeur, une immense pitié se lut dans leurs yeux. Très vite, Sœur Vincentia était venue vers nous, tandis que le docteur donnait des ordres. Un infirmier avait délicatement pris ma mère dans ses bras, comme il l'aurait fait d'un petit enfant, et avec une douceur que nous ne connaissions plus, nous avions été menées à notre chambre, claire, propre, avec lits recouverts de draps et de couvertures immaculés et un lavabo. Nous nous retrouvions dans un autre monde.

Nous sommes restées presque quatre mois à Wongrowietz, quatre mois pendant lesquels Sœur Vincentia, qui avait recouvré sa cor-

nette blanche, demeura notre ange gardien. Lorsque nous l'avions quittée, nous étions si heureuse de partir pour aller en France, elle nous avait dit « Adieu », avec son sourire merveilleux, mais ses yeux étaient pleins de larmes contenues. Quand je l'ai connue, elle était jeune et moi plus encore. Maintenant, elle avait 82 ans et j'allais en avoir 69 ! En 1995, nous nous retrouvions pour la troisième fois depuis 1945. Ce fut le même bonheur, la même émotion, la même affection réciproque. Nous évoquâmes nos souvenirs, parlâmes de ceux qui nous étaient chers, vivants et disparus. Sœur Vincentia avait une affection particulière pour ma mère qu'elle avait bien cru ne jamais pouvoir sauver. Ma mère lui portait une véritable vénération. Il s'était créé entre nous des liens qui ne peuvent ni s'oublier, ni se défaire. C'est un peu tristes que nous nous quittâmes, elle restant au milieu des religieuses qui étaient venues nous souhaiter bonne route, et moi au bras de Wanda qui allait, quelques jours plus tard, me mener au Petit-Koenigsberg.

Le 5 juin, nous partîmes très tôt le matin. Ce n'était pas vraiment loin, mais les routes de Pologne sont encore souvent cahoteuses. Un ami vint nous chercher pour nous conduire à Chojna (nom polonais de Koenigsberg am Neumark). Arrivés sur place, il nous fallut plusieurs fois demander notre chemin. Personne ne comprenait pourquoi nous voulions aller à ce camp d'aviation, maintenant complètement désaffecté ; personne non plus ne semblait savoir qu'il y ait eu, ici, un Kommando de femmes déportées. (Il faut dire que cette partie de la Pologne est aujourd'hui habitée par des Polonais « déplacés » de la frontière russo-polonaise qui ont remplacé les Volksdeutsch (Allemands habitant les territoires polonais occupés), partis à la hâte avant l'arrivée des Soviétiques.) En cherchant celui qui devait nous donner « l'autorisation » nécessaire pour entrer dans le camp, nous arrivâmes devant un terrain vague près duquel travaillaient quelques ouvriers. Ce n'était pas un terrain vague, mais un cimetière complètement abandonné. Le spectacle était navrant. Toutes les tombes étaient enfouies sous les broussailles, mais, par endroits, on pouvait voir une grande étoile ou quelques lettres cyrillicques gravées dans la pierre. C'était le cimetière russe : celui des morts de la bataille

de l'Oder, cette bataille qui avait sauvé la vie aux rescapées de l'évacuation par les SS. A tous ces soldats enterrés là nous étions redevables d'avoir survécu, mais eux restaient, délaissés, oubliés.

Nous continuâmes notre chemin et arrivâmes enfin en vue du camp. Dès que j'aperçus les casernes, je sautai de la voiture en criant « c'est là, j'en suis sûre, je reconnais », et sans attendre, autorisation ou pas, je passai par-dessus la chaîne qui barrait l'entrée et... 50 ans après, je me retrouvai au Petit-Koenigsberg.

Un Petit-Koenigsberg que je reconnaissais, bien sûr, mais qui était si différent. Nous l'avions connu sous la boue, la pluie, le gel, la neige, le vent, avec des Allemands partout et les SS criant et hurlant et je me retrouvais seule, sous un soleil radieux dans un chemin foisonnant d'herbes et de fleurs sauvages, sans âme qui vive autour de moi, avec pour seul bruit, le chant de quelques oiseaux.

Les bâtiments des casernes, presque intacts, étaient toujours là, mais vides, et là-bas, en haut, j'apercevais cet énorme terrain : le plateau.

Pourtant sans l'ombre d'une hésitation je partis directement vers l'endroit où notre camp avait dû se trouver. Bien sûr, les baraquements avaient été incendiés par les SS, les Russes avaient investi les casernes et le terrain d'aviation, mais j'avais espéré, tant je pensais avoir la mémoire de ces lieux, retrouver facilement la place de notre camp. J'étais troublée, perdue. Là où mes souvenirs me conduisaient je ne reconnaissais presque rien : un ou des bâtiments civils qui n'avaient pas 50 ans, des arbres, de la verdure, une route que je n'avais jamais vus. Quand nous étions ici, en dehors des casernes nous n'étions entourées que de la plaine nue, plus loin un bois et derrière nous le plateau. On y apercevait une ferme dont la cheminée fumait et qui devait être le vieux bâtiment qui restait là-bas à mi-côte. Je pensai que je m'étais trompée, qu'après 50 ans, la mémoire me trahissait. Je n'allai pas plus loin. Je n'ai pas pu, pas voulu voir, savoir.

Je regardai encore autour de moi et je fis demi-tour. Lentement je revins sur mes pas. Je longeai les casernes d'un bout à l'autre. Si l'extérieur était resté intact, l'intérieur avait

été saccagé. Ici et là, entre les bâtiments, d'énormes trous dans le sol, peut-être des tranchées, étaient envahis par la végétation. A mi-chemin, je retrouvai mes amis. Finalement nous aboutîmes à l'autre extrémité des bâtiments, près de l'intendance où nous nous en étions donné à cœur joie en découvrant cette mine de victuailles. Une énorme cheminée tombait en ruines comme si une bombe l'avait détruite. C'était dur d'être ici. Je me souvenais de toutes celles qui avaient joyeusement traversé ces casernes désertées par l'armée allemande. Cela se passait les 1^{er} et 2 février 1945.

Le 1^{er}, tous nos gardiens étaient partis. Ils avaient fui. On entendait le canon. Les Russes n'étaient plus loin. D'abord timidement, puis avec de plus en plus d'audace, celles qui pouvaient marcher s'étaient dispersées à travers les bâtiments allemands et avaient rapporté tout ce qu'elles avaient pu récupérer. Pendant deux jours le camp entier avait fêté cette liberté retrouvée. Mais, dans la nuit du 2 au 3 février, une patrouille de la Wehrmacht était arrivée et avait abattu deux des trois prisonniers français évadés qui s'abritaient sous notre toit.

Le 3, c'était fini : les SS étaient de retour. Ils avaient rassemblé les prisonnières valides et avant de les emmener, avaient mis le feu aux baraquements. Epouvantées et impuissantes, les femmes du Revier et celles qui avaient réussi à échapper à l'évacuation, avions vu partir nos compagnes. Près de cent quatre-vingts Françaises, des Polonaises, des Russes, etc. avaient, dans d'effroyables conditions, été reconduites à Ravensbrück. Beaucoup y moururent sous la tente, certaines furent gazées, les autres envoyées de Kommando en Kommando. La plupart ne sont jamais rentrées.

Au Petit-Koenigsberg, pour échapper au feu, toutes les rescapées étaient sorties, les plus fortes aidant les plus faibles. Ce jour-là plusieurs sont mortes dehors, dans le froid. Puis le vent avait tourné, la neige était tombée et l'incendie s'était miraculeusement éteint. Le Revier avait été épargné par les flammes. Nous nous y étions toutes réfugiées.

Le 5, les Russes étaient là : nous étions définitivement libérées.

Pourquoi avons-nous eu cette chance et pourquoi les autres ne l'ont-elles pas eue ?

Cette question sans réponse, qui frôle la culpabilité, reprenait pour moi, ici, tout son sens et toute sa force.

Enfin nous montâmes jusqu'au plateau qui me semblait plus vaste encore qu'autrefois. La vue s'étendait très loin. En dépit du soleil, des fleurs, du chant des oiseaux, tout revenait à ma mémoire : les cris, les hurlements des SS et des Meisters, la grue et son grincement, les femmes tirant la charrue, dégazonnant d'un côté pour replanter de l'autre, transportant les rails à mains nues, remplissant, poussant, vidant les wagonnets, et la pluie, la neige, le froid, le vent glacial qui nous transperçait et toujours cette faim lancinante. Je retrouvai des visages oubliés que je n'ai jamais revus.

Pourtant, maintenant tout était calme. Il n'y avait plus personne. Les pistes d'atterrissage (qui n'ont jamais servi aux Allemands) aujourd'hui bétonnées, des hangars pour avions construits après notre départ à demi-enterrés ; tout semblait abandonné.

Mes compagnons ne parlaient pas, ne me posaient aucune question. Ils devaient me sentir ailleurs, loin d'eux. Wanda me mit dans les bras un énorme bouquet tricolore qu'une jeune Polonaise avait apporté le matin « pour vos amies françaises ». Je le déposai là, avec un autre bouquet rouge et blanc (les couleurs de la Pologne) au milieu du plateau. Je ne l'avais pas laissé à l'endroit où nos camarades avaient été enterrées, près de deux prisonniers français évadés, abattus dans notre camp : cet endroit ne me semblait plus exister.

Nous descendîmes jusqu'à la voiture pour aller vers la forêt. Nous passâmes près de la route où Nanouk avait été abattue juste à la sortie du camp. Plus nous avançons, plus j'appréhendais de ne pas retrouver le bois, la forêt. Même en voiture, le chemin semblait long, très long, et je pensais à toutes ces femmes qui, chaque jour, faisaient ce trajet à pied ; à ma mère qui avait dû marcher, marcher, alors que ses orteils étaient rongés par l'avitaminose.

Enfin, j'aperçus un petit vallon : le petit vallon où parfois nous avions la chance de voir un cerf avec ses biches. Je sus que nous n'étions plus loin. Le bois, la forêt étaient là, tout près. Là, ou un peu plus loin, nous es-

(Suite p. 4, 2^e Colonne)



En juin 1995, le plateau à « Chojna », Königsberg am Neumark.

GISÈLE CAUBRIÈRE



Il y aura bientôt un an que notre amie Gisèle Caubrière s'est éteinte à la Grande Motte où elle était venue vivre chez ses neveux. Elle est partie, malgré ses souffrances, dans la même dignité et la même simplicité qui avaient été le fil conducteur de sa vie.

Elle avait fait partie de notre convoi des 27000 et après Ravensbrück nous avions pris ensemble le chemin de Zwodau. Son visage souriant, sa bonté, sa gentillesse nous ont beaucoup aidées, nous qui étions « les jeunes » à cette époque.

Nous nous sommes beaucoup revues après la libération, quand nous habitions toutes les deux le département des Hauts-de-Seine. Là encore, Gisèle étonnait tous ceux qui l'entouraient, par son dynamisme, son amitié fidèle, sa générosité.

Son départ a rempli toutes ses amies de tristesse.

Je crois que pour lui rendre hommage je ne puis mieux faire que de céder la place à notre amie Ginette Billard pour qui elle a été une deuxième maman :

« ... Je ne sais plus ni où, ni comment nous avons fait connaissance, une Française comme moi, une 27000, est-ce elle qui s'est approchée de moi, ou moi d'elle ? je ne sais plus. Tout nous différenciait, âge, situation, mais de ce jour est née notre amitié ; elle m'a prise sous son aile, m'a soutenue, protégée. Elle parlait allemand ; elle me donnait sa ration de pain, me disant de son air tranquille « je n'ai pas faim », et les jours de cafard, elle était là pour me secouer, me redonner du courage et me dire quand j'étais trop désespérée « ta maman et les tiens t'attendent ». Ces simples mots suffisaient pour me redonner espoir.

La libération venue, nous sommes rentrées chacune chez nous. Six cents kilomètres nous séparaient. Mais notre amitié était toujours aussi solide et quand j'étais fatiguée, c'est encore auprès d'elle que je venais me reposer. Nous n'étions bavardes ni l'une ni l'autre, mais combien heureuses d'être ensemble, Gisèle ma maman de captivité... »

Andrée Astier (27333) et
Ginette Billard (27483)

★★★

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Stéphanie Rable, petite-fille de Gisèle Probst (27803), Saint-Amand-sur-Fion, le 7 mai 1996.

Guy Rolland, mari de Juliette Rolland (57000), Paris, le 29 mai 1996.

Le 17 février dernier, dans l'ancienne mairie de Castelnau-le-Lez (banlieue de Montpellier) a eu lieu l'inauguration de la deuxième tranche de travaux du Centre régional d'Histoire de la Résistance et de la Déportation.

Ce centre, à la fois musée, bibliothèque et médiathèque, est né d'une idée, lancée un jour de 1988, par Jean-Pierre Grand, maire de Castelnau-le-Lez qui proposait en même temps d'offrir les locaux de l'ancienne mairie et d'en assurer l'aménagement. L'idée a immédiatement été reprise par un groupe d'anciens déportés résistants animé par André Dau, président départemental des C.V.R. et secondés activement par une bonne équipe, assidue et fidèle dont notre amie Suzanne Orts. La réalisation d'une première tranche de travaux a été menée en 1990. Avec l'aide du Conseil régional et du Conseil général, une deuxième

tranche de travaux vient d'être achevée. Mais le Centre n'a pas encore atteint sa pleine dimension et nous attendons la libération des locaux du rez-de-chaussée pour y installer une salle de lecture et de projections ce qui permettra aux nombreux étudiants qui viennent régulièrement consulter la bibliothèque de pouvoir travailler sur place. Ces étudiants sont aussi heureux d'avoir la possibilité de s'entretenir directement avec nos camarades qui assurent les permanences.

Tel qu'il est déjà, notre Centre raconte les principales étapes de la vie en France de 1939 à 1945. Outre sa fonction pédagogique pour les futures générations, il est bien « l'acte de foi » revendiqué par les fondateurs et est devenu un « acte civique » de la mémoire collective.

Si à l'occasion d'un voyage, des camarades passent par Montpellier, elles sont invitées à venir à Castelnau-le-Lez, place de la Liberté (tél. 67 14 27 45). Elles y seront chaleureusement accueillies. (Ouverture : mercredi, jeudi et samedi de 15 h à 17 h 30 ou sur rendez-vous).

Andrée Astier

Journées Interrégionales 1996

Brive - 12 septembre

- 9 h 30 départ des hôtels
 - 10 h 00 accueil au Centre Michelet
 - 12 h 00 départ pour Aubazine
 - 13 h 00 déjeuner suivi de la visite de la Collégiale
 - 17 h 30 Chapelle de la Paix à Marcillac
 - 18 h 30 cérémonie au monument de la Résistance (Place du 15-Août) suivie d'une réception à la mairie
- Soirée libre

Tulle - 13 septembre

- 9 h 15 départ des hôtels
- 10 h 00 recueillement au Champ des Martyrs
- 10 h 30 Collège Victor Hugo (exposé de M. Beaubatie)
- 11 h 30 réception à la mairie
- 13 h 00 déjeuner à Gimmel

Retour à Brive pour le train de Paris à 17 h 30

Rappel : Pour les heures de train au départ de Paris, se reporter au V.V. n° 249, p. 14.

Suite Retour au Petit-Koenigsberg

sayions de déraciner des souches dans le sol gelé. Là aussi, n'en croyant pas nos yeux nous avions vu des Français : les prisonniers de guerre qui firent passer la liste de nos noms à la Croix Rouge. Inutile d'essayer de retrouver l'endroit exact. Tous les chemins se ressemblaient. Les arbres avaient poussé. La nature avait repris ses droits.

Il était déjà tard. Nous primes le chemin du retour. J'étais revenue à Koenigsberg. J'avais fait ce que je m'étais promis, mais je ressentais une grande tristesse.

En 1993, j'avais quitté Ravensbrück, calme, presque apaisée. Je parlais du Petit-Koenigsberg bouleversée. Tout y était abandon. Le temps, la nature, les hommes avaient déjà fait leur œuvre. Il ne restait rien : rien qui puisse rappeler, laisser supposer qu'ici, cinq cents femmes de toutes les nationalités européennes avaient été déportées, que plusieurs y avaient été enterrées et que tant d'autres étaient mortes après leur tragique retour à Ravensbrück.

A CHOJNA

le Kommando de Koenigsberg-sur-Oder semble à jamais oublié. Il semble ne jamais avoir existé.

Michèle Agniel Moet

Recherche

William Huon
69, rue du faubourg-Madeleine
45000 Orléans
Téléphone-fax : 38.43.56.64 et 38.58.36.74.
écrit actuellement une biographie sur Robert Benoist, et dans ce cadre, recherche toute information biographique concernant :

Denise BLOCH

Denise Bloch est née à Paris (16^e) le 21 janvier 1916. Résistante d'abord en France, elle rejoignit dès août 1942 les rangs du réseau Buckmaster en tant que FANY (First Aid Nursing Yeomanry). Arrêtée le 19 juin 1944 (lendemain de l'arrestation de Robert Benoist), elle fut déportée à Ravensbrück et exécutée (le 1^{er} février selon le Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre) en compagnie de deux autres résistantes Violette Szabo et Liliane Rolfe.

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n° par an) :

Cotisation minimum 120 F

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
241, boulevard Saint-Germain,
75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement

à la Commission paritaire : 31 739

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 2537